

***Ce pays dont je meurs* de Fawzia Zouari et *L'année de l'éclipse* de
Fatima Ben Mansour : deux rencontres créatives sur l'immigration
maghrébine.**

Cristina BOIDARD BOISSON – Flavia ARAGÓN RONSANO

Universidad de Cádiz

Notre propos est, à l'occasion de ce XVème Colloque de l'APFUE, d'analyser les convergences et les divergences qui existent entre les deux romans en question, en nous centrant toutefois sur le récit du vécu des immigrés en France, leur image/perception des deux pays et la présence de la voix féminine dans ces œuvres. Avant de commencer l'analyse de ces romans qui ont en commun un facteur de désespérance, de descente aux enfers de l'Algérie et des personnages principaux, il nous semble utile d'offrir une synopsis de chacun d'eux de façon à situer notre approche.

0. Synopsis.

Comme l'indique Fawzia Zouari¹ en exergue², dans *Ce pays dont je meurs*, roman publié en 1999, un fait divers, la découverte de deux jeunes femmes dans un appartement parisien, l'une morte et l'autre mourante de faim, lui permet de se pencher sur la vie des immigrés algériens, la difficile (ou impossible) adaptation et de retracer une existence morne qui devient désespérée quand les événements de l'Algérie des années 90 rendent le retour impensable même pour de courtes vacances. Le lecteur devient témoin d'une longue chute vers l'abîme de toute la famille à partir de l'accident du travail et de la mort du père; l'indigence qui s'ensuit oblige la mère à faire des ménages, à travailler dur pour rapporter très peu. Lorsque

¹ Fawzia Zouari est née en Tunisie ; elle vit à Paris depuis 1979. Docteur en littérature française et comparée, elle a travaillé à l'IMA (1987-1996). Elle préside le cercle des auteurs maghrébins à Paris, elle est journaliste à Jeune Afrique. D'autres oeuvres de cette écrivaine sont: *La caravane des chimères* (1989), *Pour en finir avec Schéhérazade* (1996), *La retournée* (2002).

² Ce roman est dédié « À mon compagnon d'exil ».

celle-ci meurt à son tour, les deux sœurs, Nacéra et Amira, se laissent sombrer dans le néant.

Hayba, le personnage principal de *L'année de l'éclipse*³ de Latifa Ben Mansour, part en France pour fuir la violence intégriste après avoir assisté au brutal assassinat de son mari et de sa fille et avoir été violée elle-même dans une ville du Sud de l'Algérie. En effet, cette gynécologue et son mari chirurgien avaient quitté Oran et s'étaient établis à Ouargla avec leur petite fille pour commencer une nouvelle vie. Le récit reprend ses souvenirs pendant qu'elle déambule dans Paris, se questionnant sur l'existence : aidée par des amis algériens et son psychiatre, elle retrouve un certain goût à la vie. Après bien des difficultés, elle trouve du travail auprès de Jacques Najac, psychiatre lui aussi et son sauveur, en quelque sorte. Elle accouche de jumeaux, fruits de sa première union, qui seront sa revanche sur la malédiction des intégristes : sa vie recommence.

1. Le vécu des immigrés en France

Le récit de l'expérience de la vie en France se caractérise dans les deux romans par un entre-deux culturel et géographique. Les personnages sont tiraillés, chacun à sa façon, entre deux pays, deux cultures, et tous regrettent un passé heureux. Dans le cas de Hayba, regret de ne plus pouvoir vivre dans son pays, transformé en pays de désolation et de terreur qui la force à l'exil. Pour Nacéra et ses parents, c'est le regret des voyages à Alouane, leur village d'origine. Ainsi les deux romans sont imprégnés, bien que pour des raisons différentes, du regret de constater qu'un abîme se creuse de plus en plus entre deux réalités géographiquement proches et donc éloignées à la fois.

Ahmed, père de Nacéra, est venu travailler en France pour gagner sa vie car la situation économique à Allouane était extrêmement difficile pour lui. Pendant sept ans Djamilia reste au village avec sa fille passant ses journées à rêvasser, l'esprit vagabondant sur les routes de France, s'appliquant à meubler son futur logis de vrais lits, de chaises en bois, d'une coiffeuse et de casseroles en cuivre ; rêvant d'une vie idéale, en somme. La pression de son entourage qui commence à se moquer d'elle, pousse Djamilia à insister pour que son mari l'emmène avec lui en France, ce pays

³ Autres romans de Latifa Ben Mansour : *Le chant du lys et du basilic*, Éditions de la différence, 1990 (réédité et remanié en 1998) et *La prière de la peur*, Éditions de la différence, 1997.

qu'il décrivait comme une merveille. L'intégration de Djamila sera d'ailleurs très difficile et limitée. La première chose qu'on lui impose est de ne pas raisonner comme si elle était au pays : « Tu as insisté pendant des années pour venir ici, maintenant tu fais comme tout le monde » (Z : 69)⁴.

La démarche de Hayba, héroïne de *L'année de l'éclipse*, est totalement différente. Son expatriation est inévitable après les assassinats de son mari et de sa petite fille. Elle est donc en France pour des raisons de sécurité et pour essayer d'oublier. Sa situation physique est complexe car elle est enceinte de son mari (et non des violeurs) ce qui l'aide à lutter mais lui provoque cependant de fréquentes pertes de connaissance ou de contact avec la réalité, moments qu'envahissent des flash-back de sa vie antérieure. Sa seule raison de vivre est sa grossesse.

Une fois établies les raisons de la présence des personnages en France, il est évident que leur vécu en terre étrangère sera fondamental pour former leur vision de ce pays. L'évolution dans le cas de la famille originaire d'Allouane part d'un relatif bien-être, limité naturellement par le déracinement de la mère qui a du mal à accepter cette vie, elle qui vient d'une famille maraboutique pour qui le respect de la tradition est affaire d'honneur. Bien-être relatif dans une ville où les habitants ne sont pas spécialement accueillants. Premier pas à faire: Djamila doit se débarrasser de son voile ; elle s'y oppose, car les cheveux d'une musulmane sont tissés d'une matière sacrée, enduits de tentation et bénits par Allah lui-même (Z : 21). Ayant appris qu'une femme ne doit pas trop réfléchir, elle se découvre donc la tête après s'être coupé les cheveux en garçon : ses longues tresses d'un noir de jais qui tombaient jusqu'à sa taille disparaissent, ce qui lui vaut des coups de son mari, car chez lui Ahmed doit conserver sa place dans la hiérarchie et attester son pouvoir d'homme. Ainsi Djamila range ses voiles et troque, à l'extérieur, ses longues gandouras contre des robes tombant au-dessus des chevilles, mais elle n'arrive pas à s'y habituer : elle oublie souvent de boutonner le dos de sa robe, ses jupes la serrent à la taille et lui donnent de l'aérophagie. Deuxièmement, Djamila doit changer de langue : « Ne parle pas ta langue devant les Français, ils n'aiment pas ça. Ne sois pas curieuse comme une vache de chez toi » (Z : 69). Son mari, beau et fier garçon, soit disant

⁴ Nous citons les pages des romans des éditions indiquées dans la bibliographie et en indiquant M pour le roman de Latifa Ben Mansour et Z pour celui de Fawzia Zouari.

devenu « un homme » à l'étranger, n'est soudain qu'un ouvrier maghrébin parmi d'autres. Ainsi Djamila vit un véritable désenchantement, mais elle ne dit rien à la famille, c'est une femme de chez elle, elle subit et cache. Elle apprend à dissimuler sa déception et s'efforce d'oublier les remarques désobligeantes de son mari. En France, elle apprend à se contraindre au silence. Il y a d'autres problèmes d'adaptation, cette fois pour le logement : elle s'accommode dans un HLM de trois pièces au plafond bas, meublé du strict minimum, où courent des cafards, mais Ahmed insiste sur la chance qu'ils ont d'être en plein Paris. Alors que, là-bas, dans la maison maternelle, les pièces étaient spacieuses et pleines de confort ; elle ne trouve à son goût que la salle de bains. Pour une femme habituée à des maisons à l'horizontale, les cinq étages finissent par lui donner des migraines et des hallucinations. Désormais elle doit elle-même faire ses courses : à Alouane d'autres s'en chargeaient pour elle ; aux visites sur la tombe des saints, elle doit préférer les virées dans les magasins Tati. Après la mort de son mari, Djamila se verra même forcée à faire un deuxième pas dans « la modernité », elle devra porter des baskets pour aller chercher du travail ; à ce moment-là elle a l'impression de mendier car jamais aucune femme de son village n'a travaillé, et surtout pas chez une autre femme. Même physiquement elle n'est pas acceptée en France : à Alouane, les femmes la jalouaient pour ses formes, ici on la trouve beaucoup trop grosse. Djamila décide de mesurer silencieusement les changements et essaye d'oublier son passé pour s'engager d'un pas ferme dans sa nouvelle existence : l'authentique descendante de Sidi Bou Ali se transforme, peu à peu, en une banale immigrée, un pied dans la modernité mais sans renoncer à le tatouer de henné. Le meilleur remède à son problème lui paraît être alors le sourire d'un bébé, une petite sœur pour Nacéra. De son côté, Nacéra, sa fille ainée, née à Alouane, se sent en France en dehors des normes de langue, d'allure et de pensée, et n'a qu'un seul défi : ressembler aux autres ; elle attend un miracle qui la rende petite, ordinaire, inexistante. C'est pour elle la seule façon de vivre en France.

Hayba, quant à elle, est dans le dénuement lorsqu'elle arrive à Paris. Elle loue un studio miteux, sans ascenseur, est obligée de mettre ses bijoux au Mont de Piété. Mais la souffrance est le pire de sa situation. Elle a des amis algériens à Paris et une amie lui trouve un travail chez un psychiatre. À partir de ce moment, s'effectue une

remontée très progressive ponctuée de rechutes dépressives fréquentes. D'une part Jacques Najac l'aide et l'entoure ; mais surtout, son médecin traitant la délivre de sa sensation de culpabilité (c'est elle qui avait voulu s'installer dans le Sud de l'Algérie) en l'obligeant à parler, à lui raconter la mort de son mari et de sa fille:

-Je suis responsable de la mort de mon époux et de ma fille ! hurla Hayba en suffoquant. Pourquoi ne m'ont-ils pas achevée ?
- Parce qu'ils voulaient que vous témoigniez de leur sauvagerie, atteindre votre frère, qui doit gêner leurs plans. Mais vous êtes très intelligente, et vous l'avez prouvé. Vous ne leur faites aucune publicité. Vous êtes très forte, Hayba et vous vivrez (M : 198).

Cette renaissance s'effectue donc à travers le travail sinon elle deviendrait folle sans personne à qui parler. L'amour de Najac contribue fortement à son rétablissement. Elle savait qu'elle remonterait doucement la pente et que Jacques serait celui qui l'aiderait à faire le passage, mais c'est surtout l'enfant à naître, qu'elle appelle "le résistant", dans son ventre proéminent qui l'inscrit dans la vie. Elle survit à un accouchement compliqué, au symbolisme clair, où la tradition est présente : ses ancêtres, son mari et Dounia, sa fille, la protègent et lui défendent de les rejoindre au moment où elle se trouve entre la vie et la mort : elle doit vivre.

Il est évident que dans ces situations de déracinement, la nostalgie est une part importante de la nouvelle vie en terre inconnue. Ce vécu nostalgique existe à tous les niveaux : Hayba regrette sa vie à Oran, son ami Al-Houari a perdu sa magnifique maison qu'il prêtait à ses amis pour leurs célébrations (M : 92). Dans les deux récits s'installe ce que l'on pourrait nommer le mal de l'immigré qui, de surcroît, apprend chaque jour des nouvelles terribles d'Algérie, ce qui l'empêche d'envisager un éventuel retour⁵. La nostalgie du pays d'origine, paradis qui semble définitivement interdit, pousse à choisir des éléments qui transmettent la sensation d'être au pays. Parmi ces facteurs, il en est un qui ne laisse d'impressionner, c'est le recours aux départs virtuels pour supporter une vie triste et blafarde : Djamila et ses filles rêvent de ces départs⁶. Les immigrés retrouvent à Paris des sensations

⁵ Les choses sont tellement graves que diverses associations organisent des manifestations : « Encore des massacres en Algérie, annonça la journaliste de France Info. Douze personnes, dont deux femmes, deux enfants et un nourrisson, ont été assassinées à Aïn Defla .» (M : 61) Malheureusement, l'on pourrait ajouter des citations à perte de vue, relatant des crimes atroces.

⁶ Ahmed, prostré dans son fauteuil roulant, devant la fenêtre, regarde à travers cherchant les plaines du

olfactives et auditives qui leur rappellent le pays : odeurs de Belleville pour Hayba, l'odeur du thé à la menthe, des épices et du benjoin (M : 56) ; pour Nacéra, c'est l'odeur des *margua*⁷ longuement mijotées, de la coriandre et de la menthe séchée. Les chansons jouent aussi un grand rôle, chansons qui rendent l'existence de Hayba plus supportable⁸; Nacéra se souvient aussi du cliquetis des bracelets en or de sa maman, ceux qu'elles ont vendus pour payer son enterrement, « le dernier son de joie que la Providence nous concédait »⁹.

2. Image(s) de la France

La France, décrite de l'extérieur, possède une aura de confort, de richesse matérielle qui, dans le cas du roman de Zouari, provoque indirectement un drame du mensonge, dans le sens où la vie se construit à partir d'illusions, inventées par Ahmed qui donne les détails de sa vie de loisirs, argent, confort et respect : « La France, quoi » (Z : 63). Personne ne se doute qu'Ahmed peut mentir. Nous sommes donc confrontés à «un drame de l'intégration» dans le sens d'une émigration trompeuse et de promesses déçues; les gens d'Alouane interprètent mal les possibilités du travail en métropole. Une fois dans l'engrenage, Djamila, l'orgueilleuse, alimentera, à son tour, le mensonge pour ne pas déchoir dans l'opinion des gens du village. Elle achète d'innombrables cadeaux à distribuer lors de ses retours, ce qui lui cause des problèmes de calcul insolubles¹⁰. Ainsi elle ne pense point à ce qui peut leur manquer à Paris, elle dépense pour se construire une image au pays, une image de femme riche et heureuse. Le père ne dit rien devant cette opération de marketing, car sa fierté et sa virilité en dépendent aussi. Après le décès de Ahmed, mère et filles retournent au pays mais cette fois avec le strict minimum pour conserver l'estime des villageois et le rang au pays. Il faut « entretenir le mythe. Paraître » (Z : 108). Elles mentent donc sur leur véritable situation¹¹, elles jouent aux

Souf, alors Nacéra voyage avec lui, dans son passé. (Z : 54)

⁷ Ragoût à base de tomate.

⁸ M : 86, 98 et 213. Djamila regarde fumer son couscoussier, en écoutant le chanteur égyptien, Farid al-Atrache, vanter la beauté des contrées arabes, visitées sur un tapis volant (Z : 18).

⁹ L'appartement est la re-création de l'Algérie (Z : 17).

¹⁰ Nacéra donne une vision très juste de cet épisode soulignant que personne n'était content avec l'objet apporté, et que jamais Djamila avait eu droit à un merci (Z : 74-75).

¹¹ « C'est pour cette raison qu'elle est si mince, [...] En France, les gens se nourrissent de diplômes, [...] » (Z : 109).

personnages importants, aux filles riches¹². Ces voyages à Alouane sont avant tout, pour Amira et Nacéra, une fenêtre sur le passé des parents¹³.

La France, de l'extérieur, donne aussi l'image d'un pays trop libéral, où l'on apprend aux enfants l'insolence et l'irrespect de la famille. Par contre Nacéra dans son récit s'occupe d'exposer avec clarté la vérité :

Nos cousines seraient étonnées de cette confession. Plus encore nos cousins.
Pour qui l'Europe est moins une terre de civilisation qu'un gigantesque bordel.
Qu'ils se détrompent. Contrairement aux jeunes femmes de là-bas, nous avons grandi sans connaître le plaisir (Z : 45).

Ainsi les émigrés et le pays d'accueil sont durement critiqués bien qu'au fond il y ait beaucoup de jalousie chez ceux qui restent : ils traitent Djamilia de renégate, mais ils auraient tout donné pour partir dans ses bagages. Amira et Nacéra, lors de leurs retours au village, sont traitées par les cousines et autres filles du village comme « étrangères », elles les remettent à leur place en critiquant la lâcheté des parents qui ont déserté le pays « pour aller mendier chez les Français » (Z : 42). Une voisine arrive même à penser que les émigrées sont coupables des malheurs du pays : « Depuis que les femmes se sont mis dans la tête de partir, la colère de Dieu est sur nous. Il naît davantage de fous dans le village. Et il pleut de moins en moins » (Z : 37).

Hayba, elle, connaissait déjà la France où elle avait vécu des périodes heureuses aussi bien professionnellement qu'affectivement avec son mari. Ce qui l'impressionne donc le plus, étant donné son état de prostration, est l'indifférence générale : « Mais l'idée de se retrouver une fois encore prisonnière du métro, coincée sans air au milieu d'inconnus au teint blafard, la dissuada de pénétrer dans la première bouche venue » (M : 16-17). La société française n'est intéressée que par l'argent en ce qui concerne l'Algérie. Personne ne s'occupe de la situation désespérée du pays (M : 211). L'entraide entre immigrés est le seul recours possible : une fois à Paris, Hayba reprend contact avec des amis expatriés, ce qui la sortira de

¹² Cfr. (Z : 112).

¹³ « Nous, ses filles, nous sentîmes orphelines de cette terre, dès que surgit l'interdiction de nous y rendre. L'Algérie devint pour nous une patrie [...] Les silences de nos parents avaient, finalement, forgé en nous ce pays » (Z : 139).

l'impasse où elle se trouve.

La France est, fondamentalement, un pays qui défend l'égalité des chances, mais la réalité scolaire est ambivalente dans *Ce pays dont je meurs*. En effet, Nacéra semble beaucoup attendre de cette institution : qu'elle lui enseigne même le monde arabe, par exemple. L'intolérance de la directrice en ce qui concerne le voile creuse le fossé qui existe entre l'éducation que les deux enfants reçoivent à la maison, éducation intuitive imposée par la mère, et celle de l'institution républicaine : « nous n'étions plus à l'école de maman, censée diffuser les enseignements par magie, mais à celle, fanfaronne, de la République. Nous y apprenions tout, sauf le monde arabe » (Z : 83). L'école aspire à façonner tous les élèves sur le même modèle « à en faire des enfants de la République » (Z : 81), elle est donc aussi source de conflits. Les deux filles vivent tant bien que mal les difficultés de cette éducation entre les deux mondes. Nacéra arrive en France âgée de plus de huit ans, elle ne connaît pas un mot de français et elle doit commencer avec les plus petits : plus âgée, plus grande que les autres, sa taille est une torture. Sa petite sœur, Amira, étonne le professeur par son intelligence, mais l'intérêt que l'enseignant porte sur elle est mal vu. Désirant être acceptée, Amira se fait appeler Marie à l'école et s'invente même des origines italiennes. Nacéra est consciente du fait que l'école peut signifier un deuxième exil pour ses parents, et qu'en étudiant, elle creuserait une grande distance entre ses parents et elle. Elle décide donc de ne pas ajouter à leur exil un autre exil. Elle mène ainsi une scolarité moyenne, ne se distinguant par aucune originalité, ne forçant aucun trait au milieu d'un tableau dans lequel on lui « demande de poser sage et sans ambition ». (Z : 87)

Quant à l'égalité des chances, prônée par les principes républicains, la frustration existe dans tous les milieux d'immigrés car la plupart obtiennent un travail inférieur en qualification : dans *La nuit de l'éclipse*, Al Houari, professeur de faculté dans son pays, fait des piges, tout en étant réceptionniste dans un hôtel alors que, Badra, sa femme, médecin, exerce le métier d'infirmière. Hayba devient l'assistante d'un psychiatre alors qu'elle était le chef du service de gynécologie. La vie est difficile et Badra, souvent déprimée, « s'abrutit devant la télé jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus » (M : 97-98). Nacéra fait des petits boulots ; elle est souvent renvoyée et ne daigne pas réagir. Et, de surcroît, la fierté héritée de ses parents lui

interdit de s'abaisser à mendier. Les patrons sont tout abusifs et indifférents : Ahmed est appelé par son patron « Momo », comme tous les autres employés musulmans.

L'égalité entre hommes et femmes est loin d'être vérifiée dans *Ce pays dont je meurs* puisque Nicolas, l'ami d'Amira, qui paraissait assez idéaliste, la traite en femme arabe soumise et finit par la battre et la violer (Z : 123-124). Elle en conclut qu'elle ne pourra jamais être véritablement française. Si dans le milieu plus culte où évolue Hayba à Paris, ce problème n'existe pas, dans les deux romans, les français sont considérés la plupart du temps comme des êtres indifférents : ils ne posent jamais de questions, ne cherchent pas à comprendre les autres, n'ont pas le temps de chercher à les comprendre, et ils tirent des conclusions fausses. Certains sont très cruels, comme Pierrot qui répète à Djamila de rentrer chez elle (Z : 17). Dans *Le jour de l'éclipse*, cette impassibilité est aussi perçue comme un manque d'intérêt injustifiable, un manque d'aide ou de compassion envers un pays qui a fait partie de la réalité française pendant plus de 100 ans. L'attitude adoptée en retour par les immigrés est celle de l'indifférence : les chrétiens, leur religion, leur vie tout entière, ne comptent pas aux yeux d'Allah ; ils sont sur terre pour les regarder faire, avant de passer au néant (Z : 22). L'administration pesante et les confrontations avec les agents font aussi que l'adaptation soit impossible : « Je voyais, quant à moi, voler en éclats l'illusion que nous caressions de passer pour des gens d'ici. De nous mettre dans la perspective du regard aimant de la République » (Z : 94). Pour Amira, toutefois, l'expérience de vie en France vaut mieux que celle du pays : « Une vie de chien ici vaut mieux que vos vies d'humains là-bas » (Z : 121).

Parmi les points de friction, l'image de la France est souvent celle de l'intolérance, qui est en bonne partie à l'origine de l'inadaptation des immigrés car elle accentue le tourment de vivre dans l'entre-deux. Dans *Ce pays dont je meurs*, ce mal-être est latent : Nacéra se sent étrangère en France et sa sœur, française et étrangère, à la fois. L'acculturation des deux sœurs présente des évolutions apparemment différentes, l'aînée est plus « intégrée » dans la culture d'Alouane, Amira semble plus européenne : elle aurait voulu naître française ou du moins ne pas être algérienne. Mais c'est sans remède car elle sait que « sous sa peau blanche continuait à couler le sang de Djamila » (Z : 124). La situation se complique parce que la fierté familiale des origines de la mère, le souvenir de leur statut antérieur, les

empêche d'accepter une aide qui les sauverait de la catastrophe. Leur attitude est de résignation : « Ni nos parents, ni moi-même, nous ne voulions nous rebeller contre ce pays d'adoption. Nous nous efforcions seulement d'y trouver un place » (Z : 131-132).

3. Conclusion

Les thèmes analysés précédemment sont des thèmes généraux résultant des situations d'immigration, mais, à notre avis, ces deux ouvrages possèdent un caractère qui ajoute à leur intérêt comme création littéraire sur l'immigration : le versant féminin des deux narrations, i.e. l'importance donnée à l'univers féminin et à la sensibilité féminine.

Un élément que les deux romans ont en commun et que nous voulons souligner¹⁴ est le fait que les deux mères accouchent sur le sol français. Deux accouchements de symbologies opposées : pour Hayba il s'agit d'un triomphe, la vie gagne, elle se reconstruit en France ; au contraire, pour Djamila, la petite Amira, constitue seulement une occupation pour lui faire oublier l'exil : mais Amira est menue et agitée, elle pleure toutes les nuits, comme si elle refusait d'être venue au monde pour guérir sa mère de son passé. À l'âge de douze ans elle manifeste ses premiers refus de s'alimenter. L'origine de son mal est une maladie française, qui frappe ceux qui sont sans foi, ni cœur (Z : 93) ; elle veut prouver qu'elle n'a aucun lien avec les origines de ses parents, elle veut vivre comme une française et s'arrange pour souffrir des mêmes maladies. Amira ne peut admettre les consignes d'amour obligatoires ni les sentiments héréditaires. Elle n'est pas non plus acceptée dans le pays de ses parents, là-bas on se moque de sa peau blanche « comme l'oignon » et de sa « tronche de cochon » (Z : 42). Elle ne connaît pas assez la culture et la langue de ses origines pour y trouver un refuge, et la France ne lui ouvre pas les bras. Alors, elle vomit tout : le passé de ses parents et son propre avenir.

Dans *L'Année de l'éclipse*, Latifa Ben Mansour décrit comme seul peut le faire une femme, la douleur d'une autre femme violentée dans le corps et dans l'âme.

¹⁴ Beaucoup d'autres éléments pourraient être abordés, mais étant donné les contraintes du format de cette communication, nous ne pouvons analyser l'impact du pouvoir de la mère sur ses enfants dans la tradition algérienne qui est très clair. Nous en donnons un exemple : « Nous ne comprenions rien aux croyances de maman, mais savions qu'il fallait obéir comme on obéit à tous les mystères, parce qu'ils sont d'origine divine et tout naturellement de source maternelle. (Z : 15)

La sensibilité affleure quand elle parle des sensations de la femme violée telles que son désir obsessionnel de bain et la manie du nettoyage car il lui faut se libérer de ses souillures. Cette sensibilité est d'autant plus apparente que Hayba doit appliquer à elle-même les phrases qu'elle disait aux jeunes femmes dans cette situation en Algérie : « Ce n'est pas toi qui es souillée et salie, ce sont eux » (M : 51). La prise de parole par des femmes, auteurs et personnages¹⁵, n'est pas une prise de parole larmoyante bien que la situation de Hayba se prêterait facilement à la sensiblerie, mais Mansour fait de Hayba un personnage fort et courageux. En fait, au-delà d'une situation personnelle, l'auteur nous force à réfléchir sur le sort de centaines de femmes violées par les terroristes et auxquelles l'État n'accorde aucun égard ni droit, et qui ne sont pas considérées comme des victimes mais comme l'incarnation du péché. Dans le cas de *Ce pays dont je meurs*, Nacéra fait un résumé lucide de leur vie pour tromper l'attente de la mort d'Amira :

Et, doucement, lentement, je t'ai parlé. Comme on fredonne une berceuse. Celle que ta mère n'a jamais chantée depuis le jour où elle a quitté son village. Non pas qu'elle eût oublié, mais parce qu'elle en avait perdu le goût. Parce que, en vain, elle avait tenté d'étouffer ses souvenirs à force de projets de retour différés, d'accès de fous rires et de virées renouvelées chez Tati.
« Petite sœur, ai-je commencé, écoute. Écoute le bonheur qui s'en va. »
(Z : 11)

Il y a donc dans les deux romans une dimension revendicative évidente en faveur des femmes immigrées: l'acte créatif dont il est question a la finalité de proclamer les souffrances des femmes qui vivent cette situation de l'entre deux. Pourtant haïr n'est pas l'objectif, sinon la prise de conscience de l'absurde, de l'inacceptable : le courage est le seul témoignage possible et nécessaire pour les femmes. Ces voix qui s'expriment ont choisi de dire ce qui ne peut plus être, de faire vivre dans leur récit ce que les hommes et les femmes n'osent avouer. C'est un art qu'elles ont choisi d'honorer, un art où se résument à la fois le désir, la peur, la joie et la souffrance, un art qui doit nous servir : l'art de la vie.

¹⁵ En situation d'autobiographie avec emploi de la première personne dans le cas de Zouari et autobiographie que l'on pourrait qualifier de « déguisée », pour le roman de Mansour.

Bibliografia

- ANOLL, Lidia & SEGARRA, Marta (eds) (1999) *Voix de la Francophonie. Belgique, Canada, Maghreb*, Barcelona, Publicacions Universitat de Barcelona.
- BEKRI, Tahar (1994) *Littératures de Tunisie et du Maghreb suivi de Réflexions et propos sur la poésie et la littérature*, Paris, L'Harmattan.
- BEN MANSOUR, Latifa (2001) *L'année de l'Éclipse*, Paris, Calmann-Lévy
- BONN, Charles (1974) *La littérature algérienne de langue française et ses lectures : imaginaires et discours d'idées*, Préface de J.E. Bencheikh, Ottawa, Naaman.
- BONN, Charles & GARNIER, Xavier & LECARME, Jacques (dir.) (1997) *Littérature francophone*, Paris, Hautier-Aupelf.
- BONN, Charles & KHADDA, Naget & MDARHRI-ALAOUI, Abdallah (dir.), 1996, *La littérature maghrébine de langue française ; ouvrage collectif*, Paris, EDICEF-AUPELF.
- BOURDIEU, Pierre (2002) *La domination masculine*, Seuil, Paris.
- CHAULET-ACHOUR, Christiane (1999) *Noûn. Algériennes dans l'écriture*, Biarritz, Séguier.
- DÉJEUX, Jean (1973) *La littérature maghrébine de langue française*, Sherbrooke, Québec, Éditions Naaman, (3^e éd. 1980).
- DÉJEUX, Jean (1993) *Maghreb Littératures de langue française*, Paris, Éd. Arcantère.
- DÉJEUX, Jean (1982) *Situation de la littérature maghrébine de langue française. Approche historique, approche critique, bibliographie méthodique des œuvres de fiction, 1920-1978*, Alger, OPU.
- DÉJEUX, Jean (1994) *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Paris, Karthala.
- DÉJEUX, Jean (1979) *La littérature algérienne contemporaine*, P.U.F., Paris, (1975).
- DEJEUX, Jean (1994) *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Karthala, Paris,.
- DIDIER, Béatrice (1991) *L'écriture féminine*, Paris, PUF.
- DORE-AUDIBERT, Andrée & BESSIS, Sophie (dir.) (1995) *Femmes de Méditerranée. Politique, religion, travail* Paris, Karthala,.

GAFÄITI, Hafid (1996): *Les femmes dans le roman algérien. Histoire, discours et texte*, Paris, L'Harmattan.

LARONDE, M. (1996) *L'écriture décentrée. La langue de l'Autre dans le roman contemporain*, L'Harmattan, Paris.

SEGARRA, Marta (1997) *Leur pesant de poudre. Romancières francophones du Maghreb*, Paris, L'Harmattan.

ZHOUR, Leïla (mai 2001) « Latifa Ben Mansour ou l'enracinement redéployé » in *Chemins de traverse*, Éditions de l'Ours Blanc.

ZOUARI, Fawzia (1999) *Ce pays dont je meurs*, Paris, Éditions Romsay.